

La classe moyenne n'a plus confiance en l'avenir

SAMUEL ARCHIBALD, *Le sel de la terre. Confessions d'un enfant de la classe moyenne*, Atelier 10, 2013, 92 pages

Pascal Chevrette

Volume 8, numéro 1, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70654ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chevrette, P. (2013). Compte rendu de [La classe moyenne n'a plus confiance en l'avenir / SAMUEL ARCHIBALD, *Le sel de la terre. Confessions d'un enfant de la classe moyenne*, Atelier 10, 2013, 92 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 8(1), 27–28.

LA CLASSE MOYENNE N'A PLUS CONFIANCE EN L'AVENIR

Pascal Chevrette

Professeur de littérature, cégep Montmorency

SAMUEL ARCHIBALD

LE SEL DE LA TERRE. CONFESSIONS D'UN ENFANT DE LA CLASSE MOYENNE

Atelier 10, 2013, 92 pages

C'est lors d'un voyage en Inde que Samuel Archibald en vient à réfléchir sur la classe moyenne. Dans la province du Gujarat où il est invité pour parler littérature québécoise, il fait la rencontre d'un homme exclu du système de castes, un paria, un intouchable. Pauvre, mais résilient, ce dernier le surprend par son étonnante, voire incompréhensible, confiance en la vie. Le contraste est pour lui total entre un homme et sa famille, qui n'ont absolument rien devant eux, et cette classe moyenne nord-américaine d'où il provient, angoissée, inquiète, et dont la malade obsession pour tout ce qui concerne pouvoir d'achat, dettes et paiements empoisonne sa liberté. Dans *Le sel de la terre*, Archibald, auteur des histoires d'*Arvida*, examine les valeurs et les besoins de sa classe sociale; la questionne et en dévoile les travers, au point même de penser que si une telle entité existe encore de nos jours, elle ne l'est plus que comme une vague vue de l'esprit.

SE CONFESSER

À cet égard, le choix de la confession comme genre littéraire est assez original. Le point de vue qu'adopte Archibald s'écarte ainsi d'une analyse strictement sociologique, bien que l'essai s'alimente de quelques théories sur le sujet. Ici, nous sommes immergés en eau profonde: lui, l'enfant de cette classe sociale, né au Saguenay, en a appris les valeurs et intériorisé la morale. Se confesser, comme l'ont fait Augustin, Rousseau et Musset en leur temps, c'est chercher, par l'examen critique et le regard sur soi, à retracer les origines, les motivations et les dérapages de ses propres comportements, peut-être, au bout du compte, pour en dépasser la logique. Navigant entre différents souvenirs d'enfance et anecdotes, Archibald décortique la morale de l'argent qui façonne les habits de la classe moyenne et la décline, dans chaque confession, à partir d'un adage inventé pour l'occasion: «je ménage, donc je suis», «je consomme, donc je suis», «je paie, donc je suis écœuré».

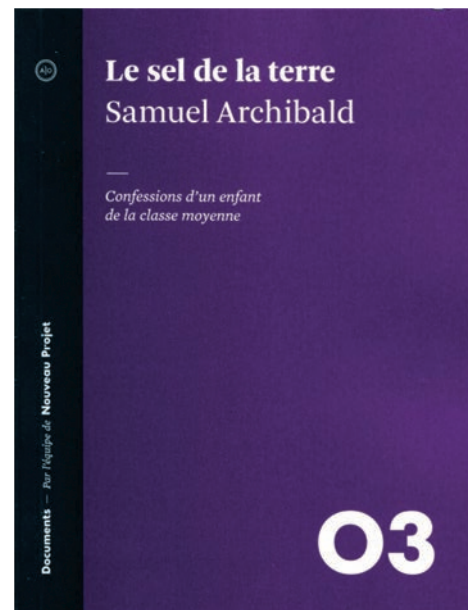
Selon Archibald, la classe moyenne douterait dans sa propre légitimité. La crise étudiante et sociale de 2012 lui apparaît d'ailleurs comme une illustration de l'affaiblissement de son sentiment de sécurité. Fin observateur, il scrute dans ses premières

confessions des gestes somme toute banals et «toutes sortes de simagrées avec l'argent» qui témoignent de cet effritement: la manière d'être «ménageux» (comme il le dit), plutôt que véritablement économe, le recours massif au crédit, l'étalement des paiements, l'attrait pernicieux pour les services privés. Moraliste dans le premier sens du terme, c'est-à-dire qui se prête à l'examen des mœurs, Archibald parle des publisacs et du Dollarama avec ironie, comme il nous rappelle que le catalogue Distribution aux consommateurs, véritablement outil d'endoctrinement, s'est imposé aux enfants des années 1980 comme une bible de la consommation: «La consommation était devenue un acte culturel dans les années 1950; dans les années 1980, elle est devenue la langue maternelle de toute une génération (p. 49).» Le quartier Dix-30, les Galeries Laval, les souvenirs de bébélles qui ont peuplé son enfance, le Millenium Falcon, les G. I. Joe et Mégatron: ses références familiales amusent. Sa critique du consumérisme interpelle et peut rappeler la perspective de Jacques Godbout dans *Le murmure marchand*. Elle a l'avantage de prendre la mesure de l'acte de consommation le plus isolé qui soit, celui de tous les jours, et de l'inscrire dans le cadre général des mœurs étourdies de notre temps.

Selon Archibald, la classe moyenne douterait dans sa propre légitimité. La crise étudiante et sociale de 2012 lui apparaît d'ailleurs comme une illustration de l'affaiblissement de son sentiment de sécurité.

Littéraire par vocation, littéraire de profession, Archibald sonde même certaines représentations esthétiques et filmiques qui renvoient à la classe moyenne un portrait d'elle-même. Des hobbits de Tolkien aux romans de Cormac McCarthy en passant par la recrudescence de l'intérêt pour les films d'apocalypses et de zombies, il révèle l'éthos d'une classe moyenne qui manque cruellement d'imagination et d'émerveillement, qui entretiendrait même une «double personnalité»: elle travaille trop, mais semble tellement s'ennuyer! Ses propos caustiques sur l'endettement qui étouffe la classe moyenne l'amènent, à la limite, à douter de l'existence même de cette classe qui s'ennuie du «temps où elle appréciait ce qu'elle avait». Il écrit:

En tant qu'imaginaire social fondé sur une certaine sérénité et sur une assurance, la classe moyenne n'existe plus. [...] Ses mâchoires sont l'endettement endémique



et la confiance absolue en la validité de son mode de vie. La classe moyenne tient à maintenir un certain style de vie à tout prix, quitte à changer ses filets de sécurité sociale contre de l'argent comptant (p. 76).

C'est cette intransigeance de la classe moyenne qui est potentiellement dangereuse, car elle ouvre la voie à des dérives libertariennes. À ce propos, lire avec attention la cinquième confession qui s'ouvre comme une lettre à un auditeur anonyme d'une radio-poubelle du Saguenay. Cette chaîne avait lancé à l'hiver 2013 une campagne intitulée «Écoeuré de payer». Sans être moralisatrice, la lettre d'Archibald entend raisonner son destinataire qui, entraîné par des animateurs inconséquents, se défoule sur tout investissement à valeur sociale sans vraiment comprendre les jeux sournois de l'économie capitaliste.

SOLIDAIRES, SEULS

Dans la dernière confession, Archibald s'interroge sur la solidarité réelle qui unit les membres de la classe moyenne. Il fait voir que mis à part une grande disparité dans les salaires et la grande divergence des intérêts des individus, on ne sait plus vraiment à qui on s'adresse lorsqu'il est question de classe moyenne. Que des paradoxes l'habitent et qu'une sorte de fantasme anime certains courants de gauche qui souhaiteraient qu'elle «retrouve son vieux fond syndical». Sur le plan politique, on ne sait donc pas vraiment à qui nous avons affaire. «Classe moyenne» ne reflète plus tant une réalité qu'un lieu commun, une figure de rhétorique. L'expression, note Archibald, est définie «par la négative»: quiconque y appartient n'est ni riche ni pauvre. De plus, il soulève cet étonnant paradoxe que du point de vue politique «elle repose sur une étrange solidarité de classe entre individus qui n'ont pas, majoritairement, la solidarité pour valeur (p. 77).» Constatant que ce qui unit au fond les membres de la classe moyenne, ce sont surtout des «aspirations individuelles», il affirme que «l'étau qui

UN MANUEL...

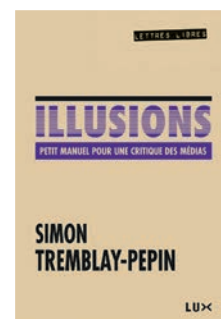
suite de la page 26

d'auteurs. Il a d'abord résumé le célèbre modèle de sélection de nouvelles de Chomsky et Herman (que l'on trouve dans *Manufacturing Consent*); il a abordé ensuite le court essai *Sur la télévision* de Pierre Bourdieu qui contient des fragments d'une théorie du champ journalistique; il a enchaîné avec une courte synthèse de la contribution gramscienne à la théorie marxiste des luttes idéologiques; et il a terminé, de manière inopinée, avec des considérations sur la pensée de Michel Freitag concernant l'espace public en contexte post-moderne. Très franchement, j'ai eu le sentiment, en lisant les quatre derniers chapitres du livre, que le choix de ces contributions était arbitraire et tenait surtout au fait que l'auteur possédait dans ses tiroirs des notes lui permettant de rédiger rapidement. À la fin de la lecture je me suis demandé : pourquoi pas Stuart Hall? Pourquoi pas Foucault? Pourquoi pas Gans? Pourquoi pas Naomi Klein? ...

Quoi qu'il en soit, Tremblay-Pepin nous offre une succession d'exposés scolaires qu'il cherche à lier en arguant qu'il y a là une succession d'élargissements conceptuels: 1) le propos de Chomsky et Hermann sur les grands filtres qui régissent la sélection de la nouvelle apporte de la profondeur à critique déontologique libérale mais 2) peut être considérablement élargi si l'on considère les mécanismes qui, selon Bourdieu, organisent le «champ journalistique» qui n'est lui-même qu'un champ au sein d'un ensemble plus vaste; 3) l'analyse bourdieusienne pourra à son tour être élargie par la

prise en compte du schéma gramscien sur l'idéologie et la lutte pour l'hégémonie. Je ne suis, on l'aura compris, nullement convaincu par ce collage. D'abord, parce qu'on ne peut lier en un tour de main la logique conceptuelle d'un Bourdieu à celle d'un Chomsky ou celle d'un Gramsci. Ce travail est probablement fort complexe, les différences entre ces pensées étant nombreuses et tellement importantes. Ensuite et surtout, parce que cet assemblage composite ne remplit nullement la tâche que Tremblay-Pepin se devait pourtant d'accomplir ne fût-ce qu'à l'état d'esquisse, c'est-à-dire présenter en termes cohérents et actualisés les grandes caractéristiques de la société capitaliste contemporaine et la nature des processus idéologiques qui la traversent. C'est en effet par ce tableau général que notre auteur se devait de mettre en lumière ce qui détermine le travail journalistique.

J'ajouterais que si le choix des contributions paraît passablement arbitraire et limitatif, les synthèses qui en sont faites ne sont guère plus satisfaisantes. Par exemple, ce qu'on y lit sur le modèle de la sélection de la nouvelle de Chomsky et Herman ne nous en apprend pas davantage que ce que donnerait une rapide recherche sur Google (on consultera pour s'en convaincre cette page de D. Cromwell: <http://www.chomsky.info/onchomsky/2002----.htm>). Il en va de même pour ce qui est de Gramsci: je n'ai trouvé dans ce livre rien d'autre que ce que Jean-Marc Piotte nous présentait dans sa fameuse monographie publiée il y a plus de trente ans chez *Parti pris*. ❖



LA CLASSE MOYENNE...

suite de la page 27

écrase la classe moyenne est donc aussi politique et stratégique.» C'est peut-être là la contribution la plus originale de cet essai que de souligner que l'expression figée «classe moyenne» ne concorde plus avec ce à quoi elle référerait depuis les années 50. «Masque placé sur mille visages», «grand fourretout identitaire», «appartenance par défaut», la classe moyenne, nous dit-il avec raison, «n'existe plus qu'en tant que catégorie imaginaire, culturelle et – de plus en plus – politique.»

AFFAIRES DE GRANDS-PÈRES

Tout au long de l'essai, Archibald laisse planer les souvenirs de ses grands-pères. Ils sont pour lui des modèles d'action, de modération et de liberté. À travers eux et à travers leur passé, Archibald cherche de nouveaux comportements basés sur d'autres valeurs que l'argent. Cet argent, qui était pour la classe moyenne naissante synonyme de liberté, est devenu avec le temps synonyme de prison. Comme les intouchables qu'il a rencontrés en Inde, ses grands-pères feraient partie du «sel de la terre», cette métaphore biblique reprise dans une chanson des Rolling Stones qui désigne les humbles, ces gens qui vivent de peu, comme le père dalit, et qui forment sans doute le fond le plus sain de l'humanité. En parlant de ces hommes, Archibald rejoint ce que le sociologue Stéphane Kelly exposait dans son essai

À l'ombre du mur en parlant du regard que la génération X portait sur celle de ses aînés. Kelly affirmait que les X:

[...] ont dû revenir sur leur propre passé trois fois plutôt qu'une, et reconsidérer la prudence et le bon sens de la génération de leurs grands-parents. Ils ont fini par comprendre que leurs aïeux, s'ils étaient moins scolarisés, avaient au moins du caractère et une sagesse pratique. Leur conduite au quotidien était dictée par le sens des limites.

Dans *Le sel de la terre*, Archibald redécouvre cette leçon simple de modération et de bon sens.

Déjà connu pour son recueil *Arvida*, très prisé par la critique, Archibald mène sa réflexion avec un sens critique stimulant, mais aussi avec ludisme et sensibilité, ce qui fait de l'essai *Le sel de la terre* un petit livre fort agréable à lire. Il est clair pour l'auteur que si classe moyenne il y a, celle-ci n'est plus inspirée. Angoissée et erratique, elle n'entretient plus ni sentiment de sécurité ni émerveillement. Ombre d'elle-même, elle rêve de révolutions, comme le chantait Souchon. Mais Archibald doute qu'un tel sursaut advienne: il nous invite plutôt par son livre à tourner notre regard sur ces gens du monde, ici ou ailleurs, dont la redéfinition des besoins ne coïncide plus avec l'enrichissement personnel. Eux seuls sont capables d'avoir véritablement foi en l'avenir. Pour l'instant, ces gens, intouchables là-bas, marginaux ici, ne peuvent être nommés que par métaphore. ❖

